

FAUST

Le mythe de l'homme moderne
Joachim Daniel — Wolfgang Held

Représenter le « *Faust I & II* » en version intégrale, fait partie du devoir capital du Goetheanum. En quelques mois, après onze ans, cela est de nouveau bien avancé pour la partie I — *Faust II* suivra en 2016. Le « *Goetheanum* » entre par cet article dans le parcours.

Faust est le mythe de l'homme moderne et ce personnage énigmatique du Docteur Johannes Faust occupa Goethe toute sa vie durant. Entrepris à partir de sa septième année, alors qu'il connut l'histoire du Dr. Faust par un spectacle de marionnettes, comme cette histoire était représentée dans des centaines de villes à l'époque, ce mythe accompagna Goethe jusqu'à son dernier souffle et il l'a rédigé comme un drame de vie. Il laissa la substance reposer des années, et ce n'est qu'après son voyage en Italie, en ayant pris ses distances de la *Mitteleuropa*, qu'il représenta l'essence défigurée de l'Europe dans la « nuit de Walpurgis romantique ». Au milieu de sa vie, où après des années d'abstinence sur le *Faust*, il se replongea dans l'atmosphère de devoir créer cette œuvre, il rédigea la célèbre dédicace. « Ainsi vous revenez, silhouettes furtives...¹ » ce sont les figures de sa composition du Faust. « Qui sortez à mes yeux des vapeurs du brouillard...² », avec cela sont évoqués les yeux de l'enfant qui avait vu le spectacle de marionnettes. Du reste, Goethe a structuré ce commencement du *Faust* comme une entrée de temple. La dédicace en est la première porte. À la fin de ce poème, il est dit ensuite : « Ce que je possédais semble m'avoir quitté / Et ce qui m'avait fui devient réalité. » Ce qui fait de moi un être humain moderne, pâlit, les idées de ma plus tendre enfance au *Faust* deviennent réelles. Goethe décrit par des termes poétiques ce que Rudolf Steiner conçoit dans le concept « d'imagination », et tout artiste connaît bien ce moment où l'image devient plus réelle que la réalité. Le prélude sur le théâtre est la seconde porte du temple et finalement, le prologue au Ciel, la troisième — seulement après commence le drame.

Faust erre par toute l'Europe

Goethe eut besoin de toute une vie, pour venir à bout du personnage de *Faust*. Peu avant sa mort, il avait laissé la seconde partie du *Faust* scellée en tant que « drame à lire ». Il n'a jamais pensé que l'on pût le représenter au théâtre. C'était une tradition, à son époque, de diffuser des drames à lire. Les cercles cultivés se réunissaient et se faisaient lire des pièces de théâtre. Pourtant Faust est en même temps un personnage historique. Il était né en 1480 dans la ville souabe de Knittlingen et avait étudié, avec une grande vraisemblance, à Wittenberg. Par la Réforme cette Université-Luther était devenue un centre de vie spirituelle en Europe. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Shakespeare fasse venir Hamlet aussi de Wittenberg. Faust y a étudié toutes les sciences. Ainsi Goethe redonne-t-il cela : « Ainsi donc, ô philosophie, / Et médecine et droit encore, / Hélas, et toi, théologie, / Je vous ai, d'un ardent effort, / Approfondis toute ma vie... ». Ces quatre facultés englobaient le canon de la formation médiévale. Avec « philosophie », toutes les sciences naturelles étaient traitées, avec la « médecine », on avait aussi la théorie musicale et avec le droit aussi la sociologie. Puis Faust fréquenta les écoles des alchimistes, devint ce qu'on appelait alors « un pratiquant de la magie noire³ », qui s'y entendait ensuite en magie et astrologie. On a suivi de temps en temps Johannes Faust, il voyagea en Allemagne, apparut à Nuremberg et Augsburg et mourut à Staufen im Breisgau, au sud de Fribourg. Ici savoir historique et mythe commencent à se mélanger,

¹ « *Ihr naht euch wieder, schwankenden Gestalten...* ».

La version française donnée ici des vers du *Faust* sera toujours celle de Jean Malaplate, chez Flammarion. Paris, 1984.
ndt

² « *Die früh sich einst dem drüben Blick gezeigt...* »

³ Dans mon dictionnaire germano-français Bertaux-Lepointe de 1941, le meilleur !, j'ai pour ce terme : « *qui pratique la magie noire* » ou bien « *nécromancien* » [à l'instar du pseudonyme de *Don Néroman* adopté par un ingénieur des mines qui ressuscita, de 1934 à 1953 dans son *Collège astrologique de France*, une extraordinaire et ultime astrologie mathématique et astronomique sérieuse], ou bien encore « *magicien* ». Tous ces termes ne veulent plus rien dire désormais et risquent d'entraîner des confusions. Rien ne peut plus être obtenu que par un penser actif individuellement, en dehors de toutes ses vapeurs sulfureuses — inutiles et peu recommandables pour une véritable recherche de l'esprit — qui ne correspondent plus à rien. ndt

car dans les nouvelles sources existantes, on raconte une visite. Un moine revêtu de gris se serait présenté à Faust : « Je m'appelle Méphistophélis ». Avec ce diable, Faust aurait conclu un pacte. Vingt-quatre ans durant, le diable devait le servir, puis il obtiendrait de Faust son âme. Douze ans après, Faust tomba « dans les transes » et il aurait souhaité rompre le pacte. Alors Méphistophélis lui promit de pouvoir lui ramener dans le présent Hélène, la plus belle de toutes les femmes. Après 24 ans « s'accomplit » le pacte. Le diable vint chercher l'âme de Faust à Saufen/Südbaden dans une bistrot et anéantit son corps.

Avec cela disparut le personnage de Faust, mais il « erre » au travers de toute l'Europe. Il passa en Angleterre — Christopher Marlowe [en 1604, *ndt*] écrivit son drame « *The tragical History of Doctor Faustus* », puis en France, et même en Italie. L'histoire se répandit avant toutes choses en Allemagne. Spectacles de marionnettes et lectures de drame, lesquels étaient interdits par les prêtres, avaient lieu partout.

De l'origine primordiale et dans la dimension cosmique

Ces récits du « Faust pratiquant la magie noire » s'emparèrent des couches populaires et personne ne sait si Faust ne continue pas à vivre sous une forme quelconque ultérieure. « Voyez, donc ce qu'il en va pour vous, si vous vous abandonnez à l'amour physique et aux artifices du Diable », ce sont les paroles s'exhortation émanant des chanceliers de l'Église. Car cela se produisit à la fin du 16^{ème} et au début du 17^{ème} siècle, pendant qu'en même temps, le monde catholique et celui protestant se déchiraient dans la première guerre religieuse et qu'avec la Guerre de trente ans, la crédibilité du christianisme était à bout. L'État moderne en est né, pour l'expliquer d'un mot. Galilée découvre, avec la première longue vue, les cratères lunaires — la manière scientifique de penser est née. Goethe s'empare alors du mythe de Faust comme personne avant lui : il proroge en arrière le motif du Faust dans la langue d'alors, au temps de l'origine primordiale de l'humanité. Goethe connaît le récit de Job, de l'être humain le plus pieux, le plus fidèle à la loi de Dieu de tous les êtres humains. Le diable demande à présent à Dieu : « Penses-tu que je puisse éloigner Job de Toi ? », et Dieu lui en donne l'autorisation. On lit dans l'Ancien Testament comment le diable tourmente Job, lui ravit sa famille, le jette dans la maladie et la solitude. Job devient l'image archétype de l'être humain solitaire rejeté par la société, pour lequel personne n'éprouve de compassion — la pauvreté anonyme. Mais Job ne perd pas sa foi en Dieu. Goethe était tout aussi déconcerté que tout être humain portant en lui l'image d'un Dieu bon.

Méphistophélis et Méphistophélès

Goethe remanie alors cette histoire et replace Faust dans le contexte d'un événement cosmique — Le prologue au Ciel. Les trois Archanges, Gabriel, Michel et Raphaël, chante la Création : « Au cœur des fraternelles sphères / Le Soleil résonne sans fin / Et son pas, grondant de tonnerres, / Accomplit l'antique chemin.⁴ » Ce que l'on savait à l'époque de Goethe sur le contexte des sphères planétaires, Goethe l'a incorporé ici à sa composition. Ensuite le diable surgit. Mais Goethe ne le nomme pas, comme dans la légende, « Méphistophélis », mais au contraire « Méphistophélès ». On peut traduire Méphistophélis comme une défiguration du latin « *mephitis* » = puanteur et du grec « *phílos* » = amour, et donc « qui aime la puanteur ». Goethe en fait un terme hébraïque : « *mephir* » qui signifie « menteur » et « *tophel* » qui est le mensonge, et donc « celui qui trompe par le mensonge ». C'est intéressant car c'est exactement la transcription du nom que l'adversaire Ahriman porte dans l'antique religion de Zarathushtra, car il passe pour celui qui dénigre le monde par le mensonge. Ce « corrupteur » en arrive au Ciel et l'événement de Job se relâche et se projette sur Faust. Autrement que dans la Bible, ce n'est pas Méphisto qui mène l'entretien sur l'être humain à corrompre, au contraire, Méphisto commence d'une manière positive, car il dit : « Du Soleil et des mondes, je ne sais rien dire — Je vois seulement comment les hommes se lamentent. — Les soucis des humains me posent un problème, — Et, vrai, je n'ose plus les tourmenter moi-même »⁵. Puis,

⁴ « *Die Sonne tönt nach alter Weise, in Brudersphären Wettgesang.* »

⁵ « *Von Sonn und Welten weiß ich nichts zu sagen — Ich sehe nur, wie sich die Menschen plagen. — Die Menschen dauern mich in ihren Jammertagen, — Ich mag sogar die Armen selbst nicht plagen.* »

sans raison reconnaissable Dieu demande à Méphisto : « Connais-tu Faust ? » En diable typiquement, Méphisto répond en prenant non pas l'individualité, mais l'espèce : « le docteur ? » et démontre comment il le connaît bien :

« Sans doute ! Et qui vous sert de belle manière !
Qui ne se nourrit pas de terrestre matière
Et que toujours au loin pousse quelque vapeur.
Il est demi-conscient, je crois, de sa folie.
Il voudrait décrocher les étoiles des cieux,
Se gorger des plaisirs les plus délicieux
Et rien, proche ou lointain, de ce qu'offre la vie
Ne satisfait ce cœur dans sa mélancolie.⁶ »

Méphisto le présente ainsi comme l'homme moderne, qui au sens le plus profond du mot, est « sans repos », voulant acquérir, à la fois, le plaisir sensuel le plus élevé et la plus profonde connaissance. Dans le contexte médiéval, ce sont là des contraires inconciliables, car sans ascèse, pas de connaissance. Ce qui distingue l'homme moderne de l'homme médiéval, c'est qu'il croit que l'on pourrait s'élever dans les hauteurs de l'esprit, mais en restant comme on est ici-bas. Ainsi est aussi Faust. Dieu concède à Méphisto de guider Faust sur « ses voies ». Mais Dieu y apporte une restriction, qu'il ne donne pas pour Job : « Soit, tant que durera sa terrestre existence, — Qu'il soit fait selon ton désir. — L'homme erre aussi longtemps qu'il cherche et se tourmente.⁷ » Dieu limite le pouvoir dont dispose le diable sur Terre. Méphisto disparaît et Dieu et les Anges restent en arrière. Dieu se tourne alors vers les Anges et des vers suivent, que l'on doit garder en arrière-plan de la totalité du drame, tel qu'il est pensé de Goethe :

« Mais vous des Dieux fils véritables,
Jouissez de la vive et prodigue beauté
Et que — le devenir en son activité
Vous enlaçant d'amour aux chaînes adorables —
Votre pensée imprime aux formes impalpables
Sa durable solidité !⁸ »

Tout émane de l'amour

Les Archanges, il les nomme les « authentiques Fils de Dieu », car Méphisto, en tant qu'ange déchu, est aussi un fils de Dieu. Ces vers se trouvent au-dessus de tous les autres suivants. Dans tout ce qui survient à présent, les idées des trois Archanges sont présentes. Elles ne sont pas censées intervenir, mais doivent « penser » la vie de Faust et certes d'une manière telle qu'elles orientent ce qui devient. Quelles sont les chaînes de l'amour ? Ce sont les limitations que l'on veut à partir d'une conviction intérieure. Si l'on aime, on fait les choses à partir d'aucune autre raison que celle de les vouloir soi-même. Ce que Dieu dit aux Anges : « Agissez en tout ce qui vient à présent, seulement par les vertus de l'amour », Goethe l'a mis en exergue dans son dernier entretien avec Eckermann. Celui-ci demandait pourquoi Faust, le pécheur, devait-il être sauvé : « Tout ce qu'il a fait, il l'a fait par amour ». Voilà pourquoi Faust devait être sauvé. À la fin, lorsque se clôt le grand périple, et que l'âme de Faust — à l'étonnement de ses contemporains et contre l'histoire — est

⁶ « Nicht irdisch ist des Toren Trank noch Speise. — Ihn treibt du Gärung in die Ferne, — Er ist sich seiner Tollheit halb bewußt; — Vom Himmel fordert er die schönsten Sterne — Und von der Erde jede höchste Lust, — Und alle Näh und alle Ferne — Befriedigt nicht die tiefbewegte Brust. »

⁷ « Solang er auf der Erde lebt, — So lange sei dir's nicht verboten, — Er irrt der Mensch, solange er strebt »;

⁸ « Doch ihr, dis echten Göttersöhne, — Erfreut euch der lebendig reichen schöne! — Das werdende, das ewig wirkt und lebt, — Unfaß euch mit der Liebe holden Schranken, — Und was in schwankender Erscheinung schwebt, — Befestigt mit dauernden Gedanken! »

sauvée, Goethe rachète ce « monstre » qu'est Faust⁹. Dans l'espace avancé du Ciel, il est dit alors : « Celui qui toujours s'efforce, nous pouvons le délivrer ». « Celui qui toujours s'efforce » — c'est une paraphrase possible sur Perceval car il est celui qui passe à travers, comme son nom l'indique, qui traverse au milieu du val. C'est celui qui toujours va plus loin, il est le représentant du devenant, qui toujours agit. C'est le moraillon du drame¹⁰.

Le rêve de l'être humain saturnien

Au commencement, Faust [Goethe l'a désormais appelé « **Heinrich** Faust », *ndt*] est assis là, lequel a acquis toute la sagesse du monde et est profondément malheureux, parce qu'il ne peut saisir le sens de lui-même et celui du monde. « Et [je] vois qu'on ne peut rien connaître ! Comment ce cœur n'éclaterait-il pas ?¹¹ » La plainte culmine dans le désir cité à de nombreuses reprises : « que je reconnaisse ce qui maintient au plus profond la cohérence du monde ». Un initié grec, qui regarderait ici par dessus l'épaule de Faust, lui rétorquerait : « Pas de connaissance sans connaissance de soi ! ». De cela Faust est bien éloigné, car avec tous les chagrins qui lui bourrellent l'âme, il est nonobstant convaincu au plus profond de lui-même. Si un médecin grec regardait par dessus son autre épaule, alors lui viendrait la remarque-diagnostic : « Un [homme] saturnien typique ! ». À savoir, un être humain qui ne peut pas séparer les sentiments de tristesse et de mélancolie des sentiments d'affirmation de soi et de la mégalomanie. Exultant dans les hauteurs du Ciel — troublé à mort. Cet *habitus* saturnien, cette souffrance sous l'influence du plomb, on le désigna plus tard comme mélancolique, quoiqu'il en soit chez Faust, colérique-mélancolique¹². Peut-être que le médecin grec eût complété son diagnostic en précisant que ce sont souvent les hommes qui sont victimes de cet état d'âme.

Dans son désespoir, Faust entreprend un ultime assaut et pressent d'un coup quelque chose de l'unité cosmique :

« Ah ! quelle scène ! hélas de nul effet suivie !
Ô nature infinie, où puis-je te saisir ?
Et vous mamelles, vous, sources de toute vie
Où la Terre et le Ciel se pendent à loisir,
Où toute poitrine flétrie
Peut venir apaiser sa faim,
Vous coulez, nourrissez... Moi, je languis en vain !¹³ »

⁹ *Conversations de Goethe avec Eckerman*, nrf Gallimard, 1988, p.632 : « (On a retrouvé encore un fragment d'un entretien de Goethe avec Eckermann sur *Faust*, qui aurait eu lieu au moment où Goethe lui remit les premières scènes de la seconde partie :)

« Voici donc le début ! Vous me connaissez, et vous ne serez pas étonné en le lisant : il est tempéré comme ce que j'ai écrit jusqu'ici. On dirait que se recouvrant d'un voile, tout s'est apaisé. Quand on songe à la fin de la première partie et au sort terrible de *Gretchen* qui ne pouvait manquer de se répercuter dans l'âme de Faust et de l'ébranler profondément, que pouvais-je faire d'autre que de faire perdre conscience à mon héros et de la considérer comme anéanti, pour faire jaillir de cette mort apparente une vie nouvelle ? Je me vis obligé alors d'avoir recours à des esprits bienfaisants et puissants tels que la légende nous les représente sous forme d'elfes. Il n'y a plus que pitié et profonde compassion. Pas de tribunal ; personne ne tient plus à savoir s'il l'a mérité ou ne l'a pas mérité, comme le font ceux qui parmi les hommes s'érigent en juges. Les elfes ne connaissent rien de pareil. Il leur importe peu de savoir s'il s'agit d'un saint ou d'un pécheur, ils pleurent le malheureux ». Et ainsi ils continuent à lui apporter l'apaisement et le calme et ne songent à autre chose que de le plonger dans un sommeil profond et vivifiant, pour qu'il oublie les horreurs du passé : « **Et baignez-le d'abord dans la rosée du Léthé.** » (v.4636 du second *Faust*, Prologue d'Ariel). *ndt*

¹⁰ Sauf que, au lieu de « recevoir le pêne de la serrure » (définition du moraillon en serrurerie), il représente « celui qui perce le val des pleurs de ce monde et n'y ménage pas sa peine » ! *ndt*

¹¹ « *Und sehe, daß wir nichts wissen können!* — *Das will mir schier das Herz verbrennen.* ».

¹² Pour le mélancolique « normal » plus que des mots, contemplez le dessin d'Albrecht Dürer portant le même titre. *ndt*

¹³ « *Welch Schauspiel ! Aber ach ! ein Schauspiel nur!* — *Wo faß ich dich, unendliche Natur?* — *Euch Brüste, wo? Ihr Quellen alles Lebens, — An denen Himmel und Erde hängt, — Dahin die welke Brust sich dängt.* »

Bien sûr les seins nourrissants dont il s'agit sont ceux de Déméter dont la bio-dynamie fait de nouveau couler le lait sur la Terre. *ndt*

C'est sa convoitise remplie de nostalgie, son don radical de soi avec lequel il entre en méditation. S'il en a d'abord appelé au signe du macrocosme d'Apollon, ainsi est-ce alors le signe du pentacle, le signe du microcosme, Dionysos : « Apparaiss, apparaiss ! M'en coûtât-il la vie ! » L'esprit apparaît et Faust appelle : « Esprit industriel, que je suis près de toi ! » Mais celui-ci l'envoie promener : « Tu ressembles à l'esprit que tu conçois, pas à moi ! » et disparaît. Cette expérience est rappelée sans cesse dans le drame. Elle devient le traumatisme de sa vie. Le recours au poison est, avec cela, moins un acte de désespoir que beaucoup plus une contrainte exercée sur la mort pour accéder au chemin à l'esprit. Mais les cloches de Pâques rappellent le souvenir de son enfance.

Le Christ caché

La promenade de Pâques qui suit, indique un trait de l'être humain moderne. Devant les abîmes de Faust, le monde extérieur ne connaît rien — intérieur et extérieur sont béants. C'est une scène magique que cette promenade de Pâques. Là où Goethe remarque, qu'ici Christ est dissimulé à Faust sous le personnage d'un mendiant :

Mes bons messieurs, mes belles dames,
Si bien vêtus, la joue en fleur,
Regardez-moi ! Laissez vos âmes
S'apitoyer sur mon malheur.

Écoutez mon humble requête :
Heureux celui qui peut donner
Et, dans ce jour que chacun fête,
Que je puisse aussi moissonner.¹⁴ »

Mais selon Goethe, il ne s'agit pas seulement d'une aumône faite un jour de joie ; il s'agit d'un jour de grande récolte, lorsque tous les êtres humains se trouvent devant Christ. Et Faust ? Il ne remarque pas la présence de l'élément christique, mais à sa place le barbet noir¹⁵ et ainsi surgit Méphistophélès, au moment où il accueille le barbet dans sa chambre d'étude. S'accomplit à présent ce que l'Esprit de la Terre criait : « Tu ressembles à l'esprit que tu conçois » — car c'est le mal que Faust a la capacité de concevoir de l'esprit. Parce que Faust sait que ce n'est pas la clairvoyance qui compte, mais la vertu du jugement sur le spirituel, il demande son nom à Méphisto et entend bien la réponse : « Je suis l'esprit qui constamment nie ! » — Cela est apparenté à Faust, car de son désenchantement de la science, jusqu'à l'aversion du suicide, constamment Faust nie. Comme un intrépide, Faust fait donc face au mal ! Du courage, Aristote a écrit que l'on ne peut pas s'en souvenir. C'est un sentiment, que l'on doit sans cesse recréer de nouveau. Comme l'amour, il ne se laisse pas conserver et a besoin de l'engagement de toute la personnalité, pour remettre à l'esprit le sentiment. Méphisto décèle ce courage et voudrait reculer, mais il ne peut pas. Goethe montre ici d'une manière impressionnante, la mutualité du mal. De la même façon que l'être humain est relié au mal, de la même façon, le mal se voit aussi enchaîné à lui. Sur le seuil de la porte, il y a un pentacle dont Méphisto se plaint, en disant qu'il n'est pas bien disposé et qu'il lui fait « obstacle ». Cela conduit le regard sur le fait que dans la mystique médiévale, l'étoile à cinq branches n'était pas totalement refermée, or elle était vue comme le symbole de l'Archange Michel. C'est l'être humain qui rend seulement l'étoile parfaite.

Faust conte sa souffrance : « Le fil du penser est rompu... », et Méphisto lui rappelle à ce sujet qu'il a abandonné le « jus brun » qui eut pu le mener à l'esprit. Ici Goethe a « mis en composition » le refus de l'être humain moderne de toute conduite divine-spirituelle, car désormais au lieu de suivre les dix commandements ce sont les dix imprécations pour tout ce qui embrasse l'âme d'œuvre d'attrait et d'illusion ». « Maudit soit l'espoir : Maudite soit la foi. Et maudite avant tout la

¹⁴ « *Lasst er mich nicht vergebens leiern! — Nur der ist froh, der geben mag — Ein Tag, den alle Menschen Feiern, — Er sei für mich ein Erntetag.* »

¹⁵ Au bord du royaume égyptien de la mort, en gardant l'entrée, Anubis était ce même chien noir. *ndt*

patience ! » Faust jette l'anathème sur toutes vertus chrétiennes foi, amour et espoir. « Maudit soit le suc balsamique du raisin ! » Faust envoie au diable le sang du Christ. Sur tout cela il jette l'anathème, non pas à partir de l'impétuosité du cœur (*Gemüt*), mais au contraire de tout son être/essence, car il s'ensuit d'un chœur des esprit :

« Hélas ! hélas ! tu l'as détruit l'heureux monde ! tu l'as écrasé de ta main puissante ; il est en ruines ! Un demi-dieu l'a renversé !... »

Tu as détruit l'ancien monde et plus loin :

« Oh le plus grand des enfants de la Terre ! relève-le, reconstruis-le dans ton cœur ! »¹⁶

Les Lumières jusqu'à la plante des pieds

L'appel s'ensuit à une reconstruction de ce monde brisé plus puissante et plus magnifique à l'intérieur. Crée un nouveau monde ! Ce qu'on a réellement compris tue tout ce qui précède. Dans l'enfance, c'est la connaissance que ce n'est pas le lièvre de Pâques qui amène les œufs [en France on le sait parfaitement, car ce sont les « cloches », *ndt*], ce n'est pas non plus l'enfant Jésus qui décore l'arbre de Noël. Lorsqu'on veut réellement « savoir » comme Faust, au lieu de croire seulement, alors aucune échappatoire ne permet de mastiquer la lézarde qu'inflige la connaissance dans l'édifice de la foi. Sais-je bien si j'ai une âme immortelle ? Ou bien — comme le demande Nietzsche : « Supposons que nous voulions la vérité : pourquoi pas de préférence la non-vérité ? » On avance pourtant bien mieux dans la vie quand on ne la prend pas avec la vérité. Les Lumières ôtent à l'état d'esprit moral sa justification d'existence. « Sais-je donc pourquoi la vérité, la beauté et le bien, sont des valeurs effectives, ou bien souhaité-je seulement le croire ? », de telles interrogations ne lâchèrent plus jamais Faust. Il veut comprendre¹⁷ et il est sans compassion pour lui-même. Il en arrive au point où tout ce que la vie porte au sens moral, religieux et éthique, entrave la découverte de soi. La philosophie des Lumières s'est réalisée chez Faust jusque sous la plante de ses pieds.

Rudolf Steiner en 1905 : « Je pourrais souscrire à tout ce qui se trouve dans l'Antéchrist de Nietzsche, si je pouvais être convaincu que c'est le dernier mot que l'on puisse dire sur cette cause. » Aussi longtemps que l'on espère encore que cela puisse avancer avec justice, aussi longtemps on n'a pas découvert encore de « motif » pour une morale. C'est à ce lieu qu'en est arrivé Faust et c'est pourquoi il peut tendre sa main au diable. Méphisto lui promet à présent la vie dans ses pleins registres, pourtant Faust répond :

« Que peux-tu donner, pauvre diable ?
Jamais l'esprit de l'homme en sa plus haute fin
A-t-il compris de son semblable.
Veux-tu m'offrir des mets n'apaisant pas ma faim ? »¹⁸

Faust perce le diable à jour. Il sait qu'il n'obtiendra jamais ce qu'il cherche réellement. Il se servira du diable, comme le croit le diable, pour se rendre maître de lui. Ce que Faust prête sur gage c'est la promesse, de ne jamais cesser de s'efforcer :

« Si je dis à l'instant qui passe :
Arrête-toi, tu es si beau,
Alors que ta chaîne m'enlace,

¹⁶ Ici exceptionnellement d'après la traduction de Gérard de Nerval du *Faust I*, chez Garnier-Flammarion, Paris 1964, p.76.

¹⁷ Au sens allemand du terme, dans le cas présent ce n'est pas vraiment com-prendre, à savoir « englober » à la française et « prendre dans ses bras », mais c'est plutôt ici le sens du german antique qui lutte pour « se redresser au sein des vicissitudes de la vie en restant bien debout », à savoir : *ver-stehen*. *ndt*

¹⁸ « Was willst du armer Teufel geben ? — Ward eines Menschen Geist, in seinem hohen Streben, — Von deinesgleichen je gefaßt? — Doch hast du Speise, die nicht sättigt. »

Alors que s'ouvre mon tombeau,
Que le glas des morts retentisse,
Que s'achève aussi ton service,
Que l'aiguille retombe à l'heure du trépas
Et que le temps pour moi s'anéantisse. »¹⁹

Les esprits du Ciel ne disent rien d'autre à la fin du Faust : « Celui qui toujours s'efforce, celui-là nous pouvons le racheter »

La perle michaëlienne

Méphisto guide Faust dans la vie, conduit par le regard incorruptible du mal sur ce que réellement l'on comprend soi-même. « Tu ressembles à l'esprit que tu conçois » — et c'est le mal. Si le mal te donne, tu approche la vérité, mais tu perds ton humanité. Ce processus intérieur se transpose à présent dans la vie extérieure. Cet être humain rencontre un être humain, qui à tout égard est autre. C'est « Marguerite ». Marguerite signifie « la perle »²⁰. La perle devient, à l'intérieur de l'huître, l'image du Ciel — au travers de la douleur, que l'huître supporte, parce qu'un corps étranger a pénétré en elle. « Marguerite » disait-on, est la beauté qui est née de la douleur. La sainte Marguerite d'Antioche²¹ était la patronne de tous ceux qui combattaient le dragon. L'Archange Michel apparut souvent à sa place à partir du 9^{ème} siècle, et pourtant — selon la représentation médiévale — elle assiste tous ceux, qui défient le mal — Marguerite ou « *Gretchen* ».

Das Goetheanum, 19/2015.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Le texte composé par *Wolfgang Held*, provient du cycle enregistré de Joachim Daniel « *Le langage du Mythe — Du frêne du monde au big bang . Les grands mythes de l'Occident* » audiomp3-DVDn=, Sentovision (www.sentovision.com). Dans la même maison d'éditions, a paru un recueil d'environ 100 conférences de Joachim Daniel sur l'histoire du monde.

Les notes du traducteurs (*ndt*) sont strictement de sa responsabilité, comme d'habitude.

¹⁹ « *Werd ich zum Augenblick sagen, — verweile doch tu bist so schön, — dann magst du mich in Fesseln Schlagen, — dann will ich gern zugrunde gehen — Wenn ich „angekommen sein sollte“, dann kannst du mich haben. »*

²⁰ *Margarita* signifie perle en latin. *ndt*

²¹ Sainte Marguerite d'Antioche : selon la *Légende dorée de Jacques de Voragine*, tome 1, p.452. Garnier-Flammarion : « Marguerite est ainsi appelée d'une pierre précieuse blanche, petite et remplie de vertus. Ainsi sainte Marguerite fut blanche par virginité, petite par humilité, vertueuse par l'opération des miracles. On dit que cette pierre a la vertu d'arrêter le sang [ce suc tout particulier...], de modérer les passions du cœur, et de conforter l'esprit. De même sainte marguerite eut vertu contre l'effusion de son sang par constance, parce qu'elle posséda une grande constance dans son martyre ; elle eut vertu conter les passions du cœur, c'est-à-dire contre la tentation du démon qui fut vaincu par elle [le démon, qu'elle terrassa comme Michel, lui apparut en prison, sous forme humaine] ; elle eut vertu pour conforter son esprit, par la doctrine avec laquelle elle affermit le cœur de plusieurs et les convertit à la foi. Théotime, homme érudit ; a écrit sa légende. *ndt*